

MICHELLE LÉNORMAND

*Autour de  
la Maison*



ÉDITION DU DEVOIR

MONTREAL

1916

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

# **Autour de la maison**

**Michelle LeNormand**



**Édition du Devoir, Montréal, 1916**

**Exporté de Wikisource le 12/03/2019**

MICHELLE LÉNORMAND

---

*Autour de  
la Maison*



ÉDITION DU DEVOIR  
MONTRÉAL

---

1916

# TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)



<a href="#"><u>Chapitre I</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre II</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre III</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre IV</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre V</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre VI</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre VII</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre VIII</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre IX</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre X</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XI</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XII</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XIII</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XIV</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XV</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XVI</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XVII</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XVIII</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XIX</u></a>
<a href="#"><u>Chapitre XX</u></a>

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Chapitre XXV

Chapitre XXVI

Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

Chapitre XXIX

Chapitre XXX

Chapitre XXXI

Chapitre XXXII

Chapitre XXXIII

Chapitre XXXIV

Chapitre XXXV

Chapitre XXXVI

Chapitre XXXVII

Chapitre XXXVIII

Chapitre XXXIX

Chapitre XL

Chapitre XLI

Chapitre XLII

Chapitre XLIII

---

# I

## *Autour de la maison*

---

Chaque soir de mai, tante Estelle sortait de la maison, nos trois petits chapeaux dans les mains, et appelait : « Pierre, Toto, Michelle, au “mois”, mes enfants ! »

Et nous accourions du fond du parterre, sautant du hamac où nous nous bercions en chantant. Toto me prenait la main et continuait à crier : « Il y a longtemps que je t’aime, jamais je ne t’oublierai. » Pierre marchait avec tante. Au premier coin, Toto demandait : « Tante Estelle, veux-tu que nous prenions une course pour voir si Pierre et toi, vous serez à l’église avant nous ? » — Et elle disait oui, nous faisant promettre de marcher sagement. « Parole d’honneur, tante Estelle », criait Toto.

Tante prenait le *carré* par une rue, nous par l’autre. Aussitôt hors de vue, nous nous mettions à courir comme des fous !

Petit Pierre et tante Estelle étaient encore à une trentaine de pas, quand nous atteignons le coin de l'église. Nous nous arrêtons, gesticulant en signe de triomphe, et lissant nos cheveux trempés. Puis, tante nous rejoignait juste au moment où nous touchions mutuellement nos cœurs essouffés pour voir lequel des deux battait le plus fort ! Elle nous grondait un peu, essuyait nos fronts, et nous entrions à l'église.

Oh ! les tranquilles maisons du bon Dieu à la campagne, et les bonnes petites prières d'enfants heureux !

Ensuite, les retours joyeux ! Le soleil est à peine couché et il ne fait qu'à demi *brun*. Les petits cousins Ludovic, Jean, Jacques, puis Lucette, Marie, Germaine se joignent à nous. Leurs mamans marchent avec tante Estelle. Nous, nous jouons à la *tag*.

Arrivés au parterre, nous nous jetons dans l'herbe, et comme les mamans s'installent sur la galerie et que les cousins nous restent, l'un de nous s'écrie : Jouons au but volé !

On commence par « *Un, deux, trois, quatre, ma petite vache a mal aux pattes, tirons-la par la queue, elle deviendra mieux* », pour savoir qui sera dedans. Alors Pierre ou Jean s'appuie au plus gros arbre, le bras replié sur l'œil droit, le gauche nous suivant à la dérobée. Il crie, escamotant la moitié des chiffres : « un, deux, trois, quatre, six... cinquante ! Ceux qui ne seront pas cachés seront "*dedans*" ». Il se retourne très vite, fait mine de voir quelqu'un et lance : « Un, deux, trois pour Lucette, derrière la quatre saison ! — je vois sa robe ! » Si, par hasard, c'est Marie qui est là, tout le petit monde sort de sa cachette en hurlant : « Délivrance, délivrance, délivrance ! — encore dedans, petit Pierre ! »

Il se remet à son arbre. Il recommence. « Cinquante, ceux qui ne seront pas cachés seront dedans ! »

Il fait tout à fait noir. Pierre marche à tâtons pour se rendre derrière les chaises où sont les mamans. Il a entendu ricaner.

Mais pan ! — Toto est étendu dans l'herbe, Pierre trébuche, tombe. Toto le retient et de la galerie partent tous les autres à la fine course. « Un, deux, trois pour moi, un, deux, trois pour moi, un, deux, trois pour moi ! »

Toto qui s'est dévoué est *dedans* maintenant. Lui, son plaisir c'est d'être *dedans* aussi longtemps que possible et de ne jamais m'apercevoir la première. Il crie : « un, deux, trois, pour Pierre en arrière du contre-vent », quand il sait que Pierre est juché sur la clôture, en arrière du but ! « Un, deux, trois, pour Germaine dans le *tambour* », lorsque Germaine est dans le hamac ; Michelle, il ne la voit jamais parce que Michelle n'aime qu'à se cacher — pas à chercher les autres ! Pour me donner la chance de toucher le but, de me « délivrer », comme on dit au jeu, il fait semblant de s'accrocher et tombe. Alors, quand c'est trop évident qu'il triche, la chicane *prend* !

« Maman, Toto n'est pas juste, » et Toto s'exclame : « Tante Estelle, je t'assure que *j'ai* tombé, parole d'honneur ! »

Les mamans s'aperçoivent alors qu'il est tard, et Toto reçoit des reproches outrageants : « C'est de ta faute si on s'en va se coucher, tu mets toujours la chicane ! »

Toto, penaud, a des remords de m'avoir sacrifié la justice et la bonne entente. Je l'embrasse et lui dis : « Demain tu me laisseras mettre "*dedans*". Si ça m'ennuie trop, je ne jouerai plus, faut pas faire fâcher les autres ! »



Les petits amis partis, pendant que tante Estelle allait coucher Pierre, nous avions la permission, Toto et moi, de nous bercer encore dans le hamac. Silencieux, en contemplation devant la grande paix du soir, écoutant les voix mystérieuses des grenouilles, nous nous endormions appuyés l'un sur l'autre !

## II

De grandes jeunes filles nous amenaient, Toto et moi, prendre le dîner au petit bois, à une demi-heure du village. On y arrivait en suivant la voie ferrée, où passait deux fois par jour une antiquité de petite locomotive traînant un seul *char à passagers*. Comme nous commencions à marcher dans les hautes herbes et dans les marguerites du talus qui bordait la voie, Zoulou nous rejoignit, la langue sortie, l'air joyeux d'avoir déserté pour nous suivre. Toto voulut retourner pour le ramener à la maison, mais les grandes jeunes filles dirent : « Ce n'est pas nécessaire, Toto, c'est amusant, un chien ! »

En cueillant des fleurs, nous fîmes gaiement la route, sous le grand soleil, à l'air pur que nous aspirions avec volupté. Nous étions heureux. La lumière était partout. Dans les champs, des vaches paissaient. Parfois, c'était un poulain qui galopait de la clôture au fond du pâturage, puis se roulait dans l'herbe. Il y avait aussi, sur les fleurs ou dans l'azur, des papillons, des papillons blancs ou bruns dont la beauté nous émerveillait et que nous suivions des yeux avec envie : « Si nous avions de grandes ailes... » comme dit en vers, monsieur Lozeau...

Au bois, on laissa la voie ferrée et l'on prit un petit sentier, où les feuilles mortes de l'automne étaient restées et crissaient sous nos pas. On atteignit une grande étendue de gazon frais et

vert. On s'installa ; on dîna.

Tout à coup, le cri de l'antique petite locomotive retentit et nous partîmes en courant, Toto et moi, pour voir passer le *char*. Il passa. Zoulou bondit en jappant, essayant de le rattraper. Toto cria : « Il va se faire écraser. Zoulou ! Zoulou ! » Mais Zoulou n'entendait rien. Pour franchir un petit pont avant le train, il sauta sur les rails. Et quand le train fut à son tour passé, nous vîmes une forme jaune étendue sur la voie...

Ce fut un cri de terreur. Les jeunes filles accoururent et bientôt nous étions près de la pauvre chère bête qui respirait encore, la tête sanglante, les yeux fermés... Des sanglots nous étouffaient. Nous étions désespérés devant cette mort inattendue. Les jeunes filles essayaient de nous consoler. Nous formions cercle autour de la bête. Une « grande » alla chercher de l'eau et mouilla la tête du chien ; peu après il ne respira plus.

Il fallut partir, le laisser là, sans vie ! Mon cœur de petite fille se révoltait. Quoi, il ne marcherait plus, il ne reviendrait plus, on ne l'aurait plus, notre cher Zoulou ! Il était mort, mort ! Mais pourquoi ? Nous étions venus là pour nous amuser, rire, chanter ; le soleil était encore si beau, et les marguerites fleurissaient avec les boutons d'or ! Mais Zoulou, c'était notre ami ! Il nous laissait dormir des heures la tête sur son corps, il ne nous faisait jamais mal, nous défendait contre tous, et puis, l'hiver, attelé, chaque jour il nous attendait à la porte de l'école ! Quand nous allions nous promener, à notre retour, il ne finissait plus de nous témoigner sa joie, en nous léchant les mains, en gambadant, en s'étendant à nos pieds, ses grands yeux fidèles fixés sur nous avec une vraie tendresse humaine !

Il nous aimait, Zoulou ! Il était de la famille ! Il avait l'air de comprendre nos chagrins d'enfant, comme il comprenait nos joies... en nous sautant sur les épaules ! On le sentait si dévoué, si fier, quand nos petits bras entouraient son gros cou et que sa bonne tête s'appuyait sur la nôtre ! Il jouait à nos jeux, faisait tout ce qu'on lui demandait, il était à nous, il avait toujours été notre compagnon, toujours ! et maintenant il était mort, mort à jamais !

Le soir, ce fut une veillée funèbre. On se balançait dans le hamac, mais on ne chantait pas, on ne riait pas. On ne pleurait pas non plus. Le cœur serré, étreint par la peine de cette première mort qui nous touchait, nous étions muets, Toto et moi. Nous regardions sans voir le paysage et le soir qui tombait. Dans nos regards restait l'image d'un soleil lumineux qui éclairait la chère fourrure jaune de Zoulou, taché de sang, les yeux clos.

Au lit, quand maman m'eût embrassée et laissée seule, je me souviens que je pleurai jusqu'à ce que mes tempes me fissent mal à crier. Enfin, j'enfouis mon visage dans mon oreiller et je m'endormis.

Le lendemain, par habitude, nous cherchions Zoulou, nous l'attendions pour jouer, il nous semblait qu'il allait revenir...

Puis, ce fut le temps des pommes et du foin que l'on foule, et nous n'y pensâmes plus !

### III

Il pleut. Dehors, c'est le bruit monotone de l'eau qui rigole, et le ciel sombre. Dans la maison, c'est la tempête, le tourbillon affolant des jeux baroques et tapageurs. La bonne Julie répète à maman, en haussant ses fortes épaules : « Ça ne sera pas drôle, les enfants sentent le mauvais temps. » Pourtant, nous ne nous querellons pas. Nous jouons aux chars. Pas une chaise n'est debout dans la grande salle. En tête, Toto est assis sur une petite table, un sifflet à la bouche, une cloche à la main. Petit Pierre, en arrière, crie les stations. Marie et moi, et nos poupées, nous sommes les passagers, à cheval sur les chaises renversées. Quand il ne siffle pas, Toto fait : *pouf, pouf, — pouf, pouf, pouf, pouf, — pouf !* — Pierre crie à tue-tête : « *All aboard ! All aboard !* » — comme il l'a entendu dire quand il est allé à la ville ! On ébranle les chaises et nous sommes à : « *S.-Martin Jonction* », nasille petit Pierre. Successivement, il annonce, en traînant sur les finales : « *S.-Vincent de Paul, Terrebonne... la "Cabane ronde", l'Épiphanie, changez de char pour l'Assomption !* » Alors, Toto siffle à toute force, sonne sa cloche comme pour une alarme, et — *bing, bang !* avec une suite de mouvements brusques, nous fait dégringoler, assommant à demi nos poupées.

Des pleurs suivent immédiatement la catastrophe. Maman

arrive. Toto s'excuse : c'est un accident. Il n'y a pas moyen de jouer aux chars sans cela. Tant pis pour les filles qui pleurent toujours.

Alors, monsieur est en pénitence pendant que Marie et moi séchons nos larmes et rajustons les têtes de nos poupées...

Puis, on se colle le nez sur les vitres. Toujours la pluie qui tombe. C'est triste ! On s'ennuie. Maman, obligée de sortir, nous fait des recommandations. Il est défendu de mettre les chaises par terre. Désolés, on se regarde. Toto va chercher des cordes à danser et revient triomphant : « On va jouer aux chars sans les chaises, et sans casser les poupées. Moi, je serai l'*engin*, Marie, le *tender*, Michelle, le *char à passagers*, Pierre, le *char à bagages*. Ça va y aller sur un temps ! »

Nous nous attachons les uns aux autres. Toto s'élance en criant : *pouf, pouf* ! sonnant sa clochette, Pierre siffle, Marie et moi, nous suivons en riant. Le train traverse la salle à manger, l'office, la cuisine, fait claquer les portes, prend la galerie à toute vapeur, revient par l'entrée principale, passe le salon, le boudoir, la chambre de maman, retombe dans la salle, puis encore dans l'office, la cuisine, monte l'escalier de service, passe le grenier, la chambre de Julie, la chambre de débarras, la chambre « *des étrangers* », le passage, dégringole, en hurlant, le grand escalier et... *pouf, pouf, pouf* ! on recommence le trajet ! À la cuisine, Julie essaye d'arrêter le train, mais vainement. La machine tambourine sur ses plats de vaisselles, frappe sur les chaudrons, lance des acclamations étourdissantes et remonte au grenier pour redégringoler ensuite l'escalier d'en avant. Toto donne l'ordre des accidents. À un cri de terreur, il faut heurter les murs de la tête, s'accrocher aux chaises, tomber

à terre sur la galerie ! C'est une ivresse incroyable de fou rire et d'exaltation. Tout notre amour de la vie qui s'exprime dans un délire de tapage, d'excitation, parce qu'il pleut et qu'il y a de l'électricité dans l'air...

Le train fait quatre ou cinq fois le tour de la maison, se hasarde dans le jardin, l'*engin* se met sous la gouttière pour prendre de l'eau, comme à la gare pour vrai. Nous rentrons, les cheveux et le cou trempés, mais extrêmement fiers ! Julie se fâche tout rouge, nous fuyons et le train s'abat sur le grand sofa de la salle : « *Dérailés !* » crie Toto, et l'on s'étend pour rire, rire, rire encore !

Puis, l'on essaye de se détacher, mais les nœuds sont solides. On travaille, en reprenant haleine. À la fin, Marie fatiguée dit à Pierre : « Va chercher les ciseaux ». Pierre dit à Toto : « Vas-y donc, toi. » Toto lève la tête, nous regarde ironiquement, dit oui, et part comme le vent, nous traînant à sa remorque ! Nous avions oublié nos liens, et que la route de l'un devait être celle de l'autre !

\* \* \*

Ah ! la belle insouciance des enfants qui jouent aux chars ! *Pouf, pouf, pouf !* et tout est dit. Qu'on était loin de penser, alors, qu'un train est une chose qui s'en va, qui passe, emportant des heures qu'on ne reverra plus jamais !

Pourtant, non. On les reverra, dans le grand livre d'or, tu sais bien, Toto, où maman nous a dit que notre ange gardien inscrit nos... obéissances !